

Recherches sociographiques



Roland VIAU, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*

Gervais Carpin

Volume 39, Number 2-3, 1998

Québec et Canada : deux références conflictuelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057236ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057236ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carpin, G. (1998). Review of [Roland VIAU, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*]. *Recherches sociographiques*, 39(2-3), 503–507. <https://doi.org/10.7202/057236ar>

les défis que pose aux jeunes la nécessité de connecter leur héritage culturel à leurs conditions concrètes d'existence.

Enfin, pour conclure sur une note professorale, si j'avais à redonner un cours de méthodologie générale en sociologie, j'inscrirais le livre de Francine Gratton en bonne place dans la liste des lectures strictement obligatoires : il constitue une excellente illustration de l'autre sociologie, celle qu'on dit qualitative, et les 93 premières pages proposent un cheminement de recherche tout à fait exemplaire.

Marc-A. LESSARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Roland VIAU, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boréal, 1997, 318 p.

On a beaucoup écrit, cinq mille pages environ, pour tenter d'expliquer les causes des guerres amérindiennes avant et après l'arrivée des Européens en Amérique du Nord-Est. C'est ainsi que Roland Viau nous prépare à la lecture de son livre. Donc, le sujet n'est pas neuf, il a été longuement exploré. Viau ne cherche pas à en faire une synthèse, il a sa propre hypothèse à faire connaître et à faire valoir. Cette hypothèse, concernant plus particulièrement le monde iroquoien, se présente en deux volets, qui sont d'ailleurs intimement liés: la guerre est partie intégrante du rituel de deuil et elle est d'abord une guerre de capture.

Sa démonstration se divise en trois parties. La première nous livre d'abord un état de la question où Viau rejette le point de vue de l'historiographie traditionnelle pour qui les guerres indiennes sont un « perpétuel et futile » (p. 23) exercice de vengeance. Ce point de vue ne peut être adopté, faute d'une perspective anthropologique qui aurait permis de mieux soupeser les sources documentaires et de dépasser des préjugés ethnocentriques. Viau critique ensuite trois propositions avancées depuis les années 1940. Il pense improbable que, pendant la période préhistorique, les guerres aient été une conséquence du passage d'une économie de chasse et de cueillette à une économie basée sur une production agricole. Le supposé problème engendré par ce passage – perte de prestige, pour l'homme, à cause d'un rôle social amoindri au sein de sa société, et compensation par l'acte guerrier – « reflète une interprétation pour le moins erronée de la division sexuelle du travail existant dans ces sociétés » (p. 26). On ne peut pas considérer prépondérant le rôle qu'aurait pu jouer une volonté de contrôle sur des ressources économiques vitales car celles-ci étaient suffisamment abondantes et partagées, ce que de nouvelles découvertes ont permis d'affirmer. Quant à accepter l'idée, au moins pour l'Iroquoisie, que la constitution d'une confédération aurait transformé les possibles situations internes d'agressivité en une violence tournée vers l'extérieur de cette nouvelle entité politique pour la préserver, ce serait donner à la

guerre le rôle d'un exutoire à un trop-plein d'agressivité, alors qu'elle doit plutôt être considérée comme un phénomène majeur. Toutes ces hypothèses sur les possibles facteurs de guerre renvoient à des causes secondaires, incapables à elles seules d'engendrer un état de guerre. Alors, il reste à démontrer que, chez les Iroquoiens, la nécessité d'« apprivoiser la mort » (p. 43) se concrétisait dans un rituel de deuil impliquant la capture de prisonniers; ce processus permettait de trouver une réponse au déséquilibre social et spirituel que les décès entraînaient. Viau se promet donc d'asseoir solidement cette hypothèse, avancée dès 1951 par Marian W. SMITH et par Anthony F.C. WALLACE en 1959, puis reprise et examinée en détail par Daniel K. RICHTER en 1983.

S'étant ainsi positionné, Viau résume, dans un second chapitre, les contacts entre Européens et Amérindiens et les changements notables qu'ils ont provoqués. Partant des premiers échanges instaurés par les pêcheurs de morues, en passant par l'installation d'établissements plus ou moins permanents aux points de contacts avec les autochtones, pour finir avec la formation d'une colonie de peuplement, il résume les bouleversements que le commerce des fourrures a provoqués chez les populations amérindiennes, en s'attardant sur trois aspects ayant eu une incidence directe sur la problématique de la guerre iroquoise : l'acquisition d'armes à feu par les Iroquois, alors qu'il était interdit à leurs ennemis de s'en procurer; la volonté de participer à ce commerce lucratif, créant une concurrence acharnée entre les groupes amérindiens et ajoutant de nouveaux enjeux et de nouveaux mobiles aux causes plus anciennes qui motivaient les guerres; la catastrophe démographique résultant des transferts de microbes, déstructurant et dispersant totalement les Algonquins et les Hurons, hécatombe démographique rendant plus nécessaire encore la guerre de capture.

La deuxième partie de l'ouvrage décrit le fonctionnement des activités guerrières chez les Iroquoiens et en analyse les ressorts. Comprendre l'attitude des Iroquois face à la mort est fondamental. La relation entre le monde des vivants et celui des morts est constante. Les âmes des décédés sont susceptibles de persécuter les vivants, de désorganiser la société. Que ce soit pour rendre justice à une âme parente ou amie ou en améliorer le sort, ou encore pour annihiler la capacité de nuisance d'une âme ennemie, des actes doivent être posés et des précautions sont à prendre. Cette prémisse, premier volet de l'hypothèse, étant placée, la suite de cette deuxième partie est une description de l'organisation militaire iroquoise. Le lecteur peut comprendre le rôle des *Mères de Familles* et de la chefferie guerrière dans la décision de déclarer la guerre, et les rituels entourant le départ. Puis il suit une expédition : les tactiques utilisées, l'armement et le matériel nécessaires, le temps de la bataille, l'état d'esprit des guerriers, leurs comportements. Viau s'attarde sur la valeur symbolique attachée au sang de la guerre, sur la signification de la décapitation et du prélèvement du scalp, permettant de désarticuler l'âme ennemie qui habitait le crâne, sur la croyance qu'en outre « le crâne servait de récipient » (p. 116) à une énergie vitale que l'on pouvait s'approprier. Quand le combat se terminait à leur avantage, les Iroquoiens ramenaient des captifs. Le chapitre cinq, le dernier de la deuxième partie, décrit le retour des captifs, le traitement qu'ils subissaient et tente de comprendre le principe des comportements tant des captifs que des ravisseurs.

La troisième et dernière partie, divisée en deux chapitres, nous présente les conditions de captivité en Iroquoisie. Viau nous replonge dans un nouvel état de la question, une revue de la littérature qui a analysé le sujet de la captivité et de l'esclavage chez les Iroquoiens. Il porte une attention particulière aux concepts d'esclavage et d'adoption dans le contexte des sociétés iroquoiennes, les deux sorts possibles que l'avenir pouvait réserver à un captif, s'il avait échappé à la mise à mort.

Enfin, le chapitre sept décrit les différents états de captivité, d'abord l'adoption d'un individu par une famille, par un clan; ensuite, la mise à mort, car ne pas être adopté ne signifiait pas automatiquement devenir esclave (troisième état de captivité) : le passage par la torture se terminait aussi fréquemment par la mort du captif. Viau, après avoir décrit le cérémonial de la torture, explique le sens qu'il faut donner au cannibalisme, les motifs des « mangeurs d'âmes ». Réussir à humilier et à soumettre entièrement un captif par la torture, c'est en faire un captif éternel, son âme devenant l'esclave des âmes iroquoises dans l'Au-delà. En outre, cette âme ne saurait plus représenter un risque de déstabilisation pour les vivants. *A contrario*, le captif qui aurait su conserver sa superbe jusqu'à son dernier soupir représentait un échec pour la société iroquoienne, l'âme de ce dernier devenant un esprit doué d'un pouvoir de représailles et de persécution. Enfin, l'auteur revient, pour le décrire, au sort de l'esclave, « l'enfant du néant », faisant bien la différence entre l'esclave domestique, c'est-à-dire l'esclave traditionnel iroquoien, et l'esclave marchandise, nouvelle condition d'esclavage résultant d'une demande du monde colonial français et anglais et du prix élevé qui était alors proposé pour l'obtention d'un esclave. Viau clôt ce chapitre en émettant l'hypothèse suivante : la rencontre iroquoienne avec le monde occidental, et plus particulièrement l'introduction de l'esclavage marchand, a progressivement transformé la société traditionnelle iroquoienne en une société de classes.

L'approche méthodologique de Roland Viau est expliquée en annexe de l'ouvrage. Elle ne tient pas compte d'un problème qui nous semble affaiblir sa thèse, qui en tout cas, ne nous a pas permis de sortir de cette lecture avec la ferme conviction que l'ensemble rituel de deuil et de guerre de capture était le fondement, la cause première de toutes les guerres iroquoiennes, et de tout temps. Bien sûr, Viau n'utilise pas ces termes de fondement, de cause première, mais il écrit à deux reprises dans son introduction qu'elle est « d'abord » (p. 18), qu'elle est « avant tout » (p. 19) une guerre de capture, et il ajoute « à l'époque tant préhistorique qu'historique ».

Ce problème méthodologique est celui de la division du temps, et il agit négativement à deux niveaux dans cet ouvrage. Le premier est de ne pas avoir voulu séparer l'avant et l'après 1650, avant et après la période approximative de ce que Viau appelle l'introduction de l'esclavage marchand. Pour la période qui précède 1650, tant à l'époque historique que préhistorique, l'explication qu'il fait du rituel de deuil et de son corollaire, la capture d'ennemis, est convaincante si on la replace dans un rôle plus restreint : la capture d'ennemis à mettre à mort ou adopter serait la conséquence de l'attitude iroquoienne face à la mort, vue comme une cause de guerre, bien sûr, mais seulement une cause parmi d'autres. Encore que Viau a

bien montré aussi, par une référence à une lettre du jésuite Isaac Jogues, de 1643, que le sacrifice humain et surtout le cannibalisme servaient également à se concilier les faveurs du dieu Airesk8i pour vaincre dans des combats à venir (p. 183). Pourquoi faudrait-il éliminer toutes les autres causes possibles de guerre, étudiées par d'autres chercheurs ? Pourquoi faudrait-il qu'il y ait une cause majeure et non plusieurs ? Pourquoi la guerre serait-elle toujours la conséquence d'une seule cause ? La thèse de Viau ne rend pas compte des raisons qui ont entraîné la destruction et la dispersion de plusieurs nations amérindiennes même à l'époque préhistorique. Elle ne considère pas une autre cause possible soulevée par la citation de la page 186, qui montre clairement que les Iroquois sont entrés en guerre contre les Illinois, dans les années 1680, parce que ces derniers n'avaient pas respecté leurs frontières, parce qu'ils avaient utilisé leurs ressources au risque de les tarir, parce qu'ils avaient établi une alliance contre eux avec une autre nation. Nous sommes là en présence de causes de guerre qui nous semblent valables pour tous les temps et toutes les cultures : protection de la souveraineté, du territoire et des ressources. Comment expliquer la seconde guerre contre les Français, de 1682 environ à 1701, si on ne tient pas compte de l'exigence exprimée par les Iroquois de respecter leur territoire et de ne pas contrarier leur désir d'extension ? Par contre, pour la période qui suit 1650, la démonstration qui est faite d'une guerre de capture ayant pour but tant de compenser des problèmes démographiques que de répondre aux besoins en esclaves des sociétés coloniales est très convaincante. Mais un problème se pose alors, auquel Viau n'a pas répondu : si les captifs deviennent une valeur marchande, si on n'en mange plus suffisamment, que devient le rituel de deuil, quelle solution est apportée au déséquilibre de la société engendré par les âmes insatisfaites des parents décédés ?

Le second niveau posant problème dans cet ouvrage est l'« aplatissement du temps », constaté à de nombreuses reprises. Certains paragraphes descriptifs, sur l'organisation de la chefferie pour ne prendre qu'un exemple (p. 87), sont bien organisés et emportent l'adhésion du lecteur jusqu'à ce que celui-ci vérifie les références et s'aperçoive que la description est un collage de témoignages pris dans une période allant de dates aussi éloignées entre elles que 1636 et 1762. Cette méthode du collage est très différente de l'utilisation de sources éloignées dans le temps dans le but de montrer que si les choses étaient ainsi en 1636, elles étaient encore les mêmes en 1762. Résultat de pareils collages, certaines citations donnent l'impression d'être tirées d'un seul document mais s'avèrent être composées de textes de plusieurs auteurs. Ce genre de collage finit par faire douter que cette reconstitution d'une réalité passée puisse être juste.

Indépendamment des réserves émises, cet ouvrage présente un bon état de la question, soulève des réflexions fort judicieuses et apporte certaines réponses. L'auteur dit lui-même que ses interprétations des comportements culturels et économiques se veulent des modélisations à discuter et des problématiques à prendre en considération. Viau se doute que sa thèse va faire des vagues, ou il peut le souhaiter, et il prend ses précautions en concluant sur un emprunt à DURKHEIM disant que celui qui fait de la recherche sociale doit prendre résolument son parti. Maintenant que ce livre existe, sa lecture par les spécialistes des questions amérindiennes nous semble, comme on dit, incontournable. Quant aux autres

lecteurs, ils y prendront plaisir: l'écriture, malgré quelques maladroites, rares, est agréable et claire, le sujet est passionnant et le désir d'apprendre se verra assouvi.

Gervais CARPIN

CÉLAT,
Université Laval.

Laurier TURGEON, Denys DELÂGE, Réal OUELLET (dirs), *Transferts culturels et métissages, Amérique / Europe. XVI-XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 575 p.

Ce recueil comprend 575 pages, réunissant 27 articles écrits sur un même thème : l'étude des transferts culturels qui se réalisent quand des groupes différents entrent en contact et maintiennent plus ou moins longtemps.

Comme l'admet un des auteurs, il ne faut pas espérer y trouver un discours continu, stratégiquement articulé, développant divers points successifs d'une même représentation de l'altérité. En effet, « ce livre fait le pari de l'hétérogène, de l'indiscipline et de la différence ». Il est même de qualité fort inégale, mais à l'interface de plusieurs champs intellectuels, rempli de tremplins qui favorisent des digressions productives et une réflexion générale sur la complexité du dynamisme culturel.

En le lisant, qu'on ne s'attende pas à souligner beaucoup ou à préparer de nombreuses fiches savantes. C'est plutôt une occasion de passer quelques heures en compagnie de gens intéressants. Sur ce point, j'ai particulièrement apprécié l'article de TURGEON sur la polysémie des objets et la tension du contact, celui de OUELLET et PARENT sur la parole utilisée, rapportée ou inventé de GRUZINSKI sur l'image et l'imaginaire, mais il y a 24 autres contributions éclectiques, souvent enrichissantes.

Ce qui retient surtout l'attention d'un anthropologue, c'est l'exposition de nouvelles manières de comprendre ce qu'on croyait déjà savoir, et l'émergence d'une conviction que l'ethnohistoire n'est pas un champ disciplinaire mais un lieu de convergence où des curiosités complémentaires se conjuguent. J'aime ces occasions d'échanges multiples qui viennent secouer les frontières endogamiques ou confortables. Voilà pourquoi, malgré l'hétérogénéité et l'inégalité des contributions, j'applaudis cet ouvrage et tous ceux qui y ont collaboré.

Norman CLERMONT

*Département d'anthropologie,
Université de Montréal.*
